



Cartouches



Le regard
d'Olivier François

Montal en bleu et en gris

On se plaint ici ou là de la grande misère des lettres françaises. Notre littérature serait une morte en sursis, un moribond déjà mangé par les miasmes de toutes les décadences. Il faudrait ne plus espérer ni en son présent ni en son avenir, mais lui composer seulement des épitaphes et des oraisons funèbres, et ne saluer désormais que son ancienne grandeur en lui chantant, gravement, des requiem. « Mais regarde-la, me disait un ami en verve et en colère, elle ressemble à ces catins qui masquent leurs ulcères sous des couches de rouge et de strass, ou alors elle est sinistre comme ces statues attaquées par la rouille et la mousse. La littérature n'est peut-être pas morte en France, mais elle a une drôle d'odeur et une sale gueule ! Et quand elle prétend se redresser, c'est presque aussi pathétique : des aveugles qui posent aux voyants, des culs-de-jatte qui courent le marathon, des eunuques se prenant pour Casanova. »

Le désespoir est certainement en politique une sottise absolue, selon l'adage du vieux Maurras. Mais l'est-il en esthétique ? Las, je me souviens du mot d'un anarchiste russe : « Le désespoir est une forme supérieure de la critique. »

Un beau faisceau de talents

Ces plaintes et ces récriminations, il m'arrive de les partager. Lorsque j'ai le malheur de visiter un salon du livre ou d'écouter l'une de ces émissions culturelles où les talents sont pesés à l'aune des moralines, je me crispe. Lorsque j'entends le ricanement des chroniqueurs et le gloussement des chroniqueuses, je me hérисse. Mais je me reprends rapidement, car des noms me viennent à l'esprit, des noms qui éclairent encore dans cette nuit et ce brouillard qui, selon certains pessimistes, noient la littérature de langue française. Citons-les en vrac et selon notre fantaisie : le Rouergat solaire Rémi Soulié, le flaubertien janséniste Patrice Jean, le dandy païen Christopher Gérard, le cynique et charmant Roland Jaccard, l'alpiniste panthéiste Bruno Favrit, l'hénaurme Olivier Maulin, l'implacable Bruno Lafourcade, le balzacien Matthieu Jung, le mordant Matthieu Falcone, l'acérbe et mélancolique Xavier Eman ou le précieux et barbare Arnaud Bordes. Et ces contemporains majeurs que sont Richard Millet, Philippe Barthelet, Renaud Camus, Gabriel Matzneff ou Jean-Jacques Langendorf. Voilà, n'est-ce pas, un beau faisceau de talents bien capable de nous faire oublier les médiocres, les bas-bleus, les faiseurs et les pompeux pontifes promus par la culture officielle ?

Jean-Pierre Montal appartient lui aussi, assurément, à cette phalange d'écrivains qui sont aujourd'hui l'honneur de la

LES LIVRES DE JEAN-PIERRE MONTAL SONT BLEUS COMME *THE KIND OF BLUE* DE MILES DAVIS ET GRIS MÉTALLIQUE COMME LE DOULOS D'ALAIN DELON, DANS *LE SAMOURAÏ*

littérature française. Son intelligence des êtres et sa science des ambiguïtés de l'hommerie, son style en sourdine – il n'assomme jamais ses lecteurs à grand coup d'épithètes, d'adjectifs et de grandiloquences pseudo-lyriques – le classent parmi les auteurs les plus rares et singuliers de sa génération. Un hommage à Maurice Ronet, *Les vies du feu follet*, puis deux romans, *Les années Foch* et *Les leçons du vertige*, nous en avaient convaincus. *Nous autres*, recueil de nouvelles publié chez Pierre-Guillaume de Roux, le confirme : les livres de Montal ne sont pas de ces petits objets culturels qui passent comme les modes vestimentaires d'une ou deux saisons, qui « font l'actualité » mais auxquelles on ne revient jamais. Non, ils imprègnent, ils impriment l'esprit et le cœur. On en relit quelques pages, et le charme demeure. Quel charme ? Son éditeur et certains critiques évoquent à propos de Montal les Américains John Cheever et Fitzgerald. Il les rejoint certainement par l'élégance et la concision de son style.

Les fantômes de Philippe Muray et de Jean-Pierre Melville

J'ai pensé, pour ma part en lisant ses récits, à Emmanuel Bove et à certains romans durs de Georges Simenon. *Nous autres* évoque en effet des hommes qui s'éloignent, des « hommes mutiques marchant avec une raideur de spectre dans des villes malheureuses ». Montal y ausculte des existences où se mêlent le grotesque et le tragique, l'absurdité et la mélancolie, où toutes les fuites semblent vouées à l'échec ou à la désillusion ; il dresse aussi un portrait cruel de notre époque, de ses tics, de ses lâchetés et de ses poses, et entrevoit son futur effondrement. Et passent dans ce livre les fantômes de Philippe Muray et de Jean-Pierre Melville. C'est assez, je crois, pour nous captiver et nous enchanter.

« Les livres de Jean-Pierre Montal sont bleus comme *The Kind of Blue* de Miles Davis et gris métallique comme le doulos d'Alain Delon, dans *Le Samouraï* », me souffle une voix... On ne peut mieux dire. ▶

Jean-Pierre Montal, *Nous autres*, Pierre-Guillaume de Roux, 228 p., 18 €.